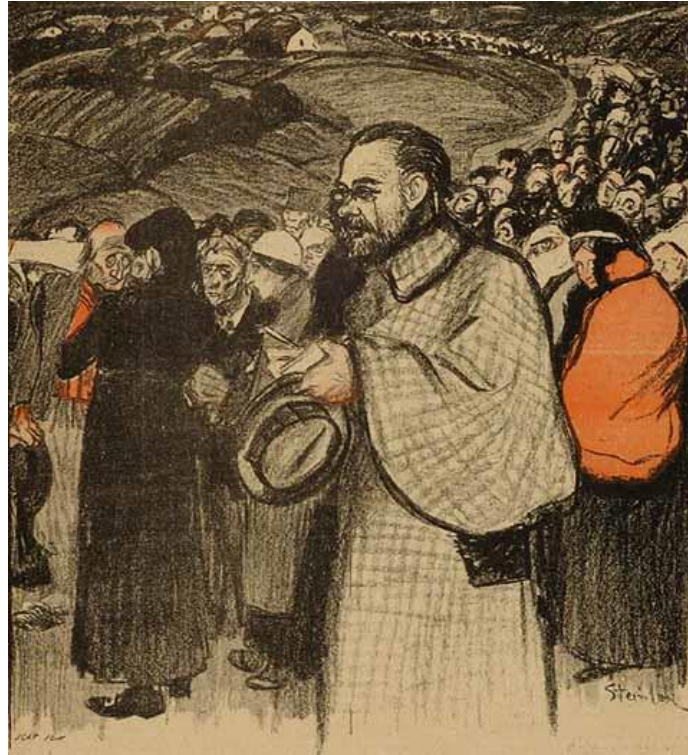


DE L'EXPERIMENTE DE ZOLA À CELLE DE PIERRE FROMENT



Théophile Alexandre Steinlen, *Émile Zola au pèlerinage de Lourdes*, paru dans *Gil Blas illustré* du 22 avril 1894.

Abréviations bibliographiques :

Lourdes, Rome, Paris : les romans des *Trois Villes* de Zola font tous référence aux éditions Folio-Gallimard, établies et annotées par Jacques Noiray.

Lourdes – 1 : *Lourdes, plans, notes et documents – 1*, Ms 1590 (1455).

Lourdes – 2 : *Lourdes, plans, notes et documents – 2*, Ms 1591 (1456).

Rome – 1 : *Rome, plans, notes et documents – 1*, Ms 1597 (1462).

Paris – 1 : *Paris, plans, notes et documents – 1*, Ms 1606 (1471).

Paris – 3 : *Paris, plans, notes et documents – 3*, Ms 1608 (1473).

Le Roman expérimental est l'édition Garnier-Flammarion présentée par François-Marie Mourad.

Le journal de *Lourdes* ou *Mon Voyage à Lourdes* : *Mes Voyages, Lourdes, Rome*, Journaux inédits présentés et annotés par René Ternois, Fasquelle, 1958.

I. Pierre Froment, un double de Zola

1. *Lourdes – 1*, fol. 72 : « Je voudrais [...] avoir un personnage central. L'idée m'est venue de me mettre moi-même, sous une incarnation. »

2. *Lourdes – 1*, fol. 72 : « Il faudrait un homme qui représentât la libre pensée, le libre examen, la foi au seul progrès par la science, qui fût contre la superstition, qui la trouv[ât] mauvaise pour l'esprit, qui juge[ât] que l'expérience au christianisme est fait[e], le salut par la charité, que le christianisme croule et qu'il faut autre chose. »

3. *Lourdes – 1*, fol. 73 : « [...] c'est son état civil qui me gêne. Je répugne à en faire encore un médecin, à cause du docteur Pascal. Ce qui me tenterait, ce serait d'en faire un prêtre, mais combien ce serait difficile. »

4. *Lourdes – 1*, fol. 74 : « Imaginons un jeune prêtre, trente-deux ans, tombé dans l'incroyance, mais ne l'avouant à personne. Ses luttes pour croire, et il ne croit pas. Il ne veut pas de scandale, il est dans une petite paroisse de Paris, il continue à faire son métier de prêtre, très correctement, mais déchiré de doutes. »

5. Jacques Noiray, « Médecine et miracles dans *Lourdes* », *Littérature et médecine II*, édition Jean-Louis Cabanès, Talence, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 2000 : « C'est pourquoi il refuse la solution de facilité un moment envisagée, qui aurait consisté à faire du personnage témoin un médecin sceptique, un simple homme de science au regard objectif, extérieur à la réalité observée. Non seulement cela aurait conduit, un an après *Le Docteur Pascal*, à des répétitions fâcheuses, mais surtout cela n'aurait pu apporter au romancier la complexité psychologique et la force dramatique de la situation de Pierre, prêtre souffrant partagé entre son doute grandissant et sa foi déclinante. »

A. De Zola à Lourdes à Pierre dans *Lourdes*

6. René Ternois, *Zola et son temps : Lourdes, Rome, Paris*, Les Belles lettres, Paris, 1961, p. 292 : « Le jeune prêtre, c'est Zola lui-même, la libre pensée, la foi au progrès par la science. [...] Il est chargé de dire ce que Zola pense, de voir ce que Zola a vu ; il sera présent à toutes les scènes. »

7. *Lourdes – 1*, fol. 72-73 : « Et il [Pierre] irait à Lourdes alors, pour voir, pour se renseigner, surpris que ce phénomène du besoin de mensonge pût se produire avec tant d'intensité à cette fin de siècle. »

8.

Mme Vêtu	
<i>Journal de Lourdes</i>	<i>Lourdes</i>
Journée du 22 août 1892 : La phtisique qui est morte, pliée en deux, en disant tout bas son dernier mot : « Elle ne m'a pas guérie ! »	p. 369 : Ce ne fut plus qu'un léger frisson de l'air, une voix de l'au-delà qui balbutiait, lointaine, avec une désolation immense. — Elle ne m'a pas guérie. Et madame Vêtu expira, très doucement.
La Grivotte	
<i>Journal de Lourdes</i>	<i>Lourdes</i>
Journée du 23 août : « La phtisique qui doit me venir voir à Paris, passe, exaltée, disant toujours qu'elle mange beaucoup. »	p. 364 : « [...] elle tira de sa poche un morceau de pain, qu'elle se mit à dévorer. Ferrand, depuis la veille, s'était intéressé à cette phtisique, qui traversait une si curieuse période d'agitation, prise d'un appétit exagéré, d'un besoin fébrile de mouvement. »

9.

Clémentine Trouvé / Sophie Couteau		
<i>Journal de Lourdes</i>	<i>Dossiers préparatoires Fiche personnage</i>	<i>Lourdes</i>
Journée du dimanche 21 août : Cette petite Clémentine a la figure d'une petite paysanne intelligente, avec de beaux yeux vifs. « [la jeune miraculée] sait maintenant son histoire et la récite un peu trop. Une maligne » « une carie des os du talon , avec nécrose, etc., qui devait nécessiter une résection ».	<i>Lourdes – 2</i> , fol. 49 : « [...] raconte son histoire, toujours de la même chose [<i>sic</i>], avec deux ou trois bons mots qu'elle ne manque jamais. La récite un peu. »	p. 92 : « une petite figure ronde, pas jolie, mais aimable, très fraîche, avec des yeux futés et l'air souriant et modeste [et] de beaux yeux intelligents. p. 95 : « elle récitait trop , ayant tant de fois répété son histoire, qu'elle la savait par cœur ». p. 93 : « d'une carie des os du talon gauche , datant de trois ans. Le pied était gonflé, déformé, et il y avait des fistules

		<p>donnant issue à une suppuration continue. »</p> <p>p. 207 : « Le docteur Bonamy donnait maintenant les explications les plus précises au petit monsieur blond, très attentif : une carie des os du talon gauche, un commencement de nécrose qui nécessitait la résection, une plaie affreuse, suppurante, guérie en une minute, à la première immersion dans la piscine »</p>
--	--	---

10.

Chambre de Bernadette	
<i>Journal de Lourdes</i>	<i>Lourdes</i>
<p>Journée du 26 août : « [...] on entre dans une pièce obscure, de quatre mètres sur trois mètres cinquante environ. [...] Le sol de la chambre est dallé. En face de la porte, il y a une cheminée dont une étroite planche formait la tablette. Entre la cheminée et le mur de la cour, il y a l'évier, éclairé par une des fenêtres, qui est plus petite que l'autre. Les lits devaient être placés en face des fenêtres. Les Soubirous, très pauvres, logeaient sept là-dedans. Au plafond, une maîtresse poutre apparente, puis les solives et les lattis. Les murs sont de plâtre nu, sans badigeon. Une grande misère, pas de jour et une sensation d'humidité. »</p>	<p>p. 433 : Cette chambre, grande de quatre mètres sur trois mètres cinquante environ, était dallée de grosses pierres raboteuses ; tandis que la maîtresse poutre et les solives du plafond, apparentes, avaient noirci à la longue, d'un ton sale de suie. En face de la porte, se trouvait la cheminée, une pauvre cheminée de plâtre, dont une vieille planche vermoulue formait la tablette. Un évier était là, entre la cheminée et l'une des fenêtres. Les murs, dont un ancien badigeon s'en allait par écailles, tachés d'humidité, couturés de cicatrices, tournaient, comme le plafond, à une saleté noire. »</p>

11. Colette Becker, « Ah ! quel beau rêve qui a remué tout un monde. La "belle histoire" de Bernadette », *Les Cahiers naturalistes*, 1999, p. 250 : « On ne sait plus, dès lors [lorsque Pierre abandonne sa lecture pour raconter l'histoire de Bernadette], qui parle, de Pierre ou du romancier qui, lui aussi, a mené l'enquête, qui est allé à Lourdes comme Pierre a souhaité le faire. Assimilation du personnage et de son auteur qui impose que le premier ait le même savoir que le second, dès le début de son voyage, d'où l'extraordinaire origine de ce savoir : l'enquête menée par son père. »

12. *Lourdes* – 2, fol. 15 : « [...] lui donner une grande tendresse pour Bernadette qui grandira là-bas [...]. »

13.

Au bureau des constatations	
<i>Journal de Lourdes</i>	<i>Lourdes</i>
<p>Journée du 25 août : « Mais ce qu'il faut que je mette aussi, c'est l'extraordinaire conversation des croyants. Ils parlent des guérisons, des miracles, avec une facilité, une tranquillité inouïe. Les faits les plus stupéfiants les laissent sereins. Encore un miracle, et ils racontent des histoires à dormir debout avec un sourire, sans la moindre protestation de leur raison. Ils vivent dans cette atmosphère, rien ne les étonne plus. Et ce ne sont pas seulement des crétins, des illettrés, mais il y a des hommes comme Lasserre, comme Boissarie, comme tant de jeune gens que j'ai vus. C'est inimaginable. Et c'est ce qui a fini souvent par me jeter dans un malaise, dans une sourde colère, qui aurait fini par me faire éclater. Ma raison se débattait. J'imagine que les gens qui finissent par se convertir doivent passer par cet état, avant le naufrage définitif de leur raison, de leur besoin d'examen. À prendre pour mon médecin.</p>	<p>p. 216 : « Mais Pierre, surtout, souffrait des extraordinaires conversations qu'il entendait. Les croyants qui étaient dans la salle, parlaient des miracles avec une aisance, une tranquillité inouïes. Les faits stupéfiants les laissaient pleins de sérénité. Encore un miracle, encore un miracle! et ils racontaient des imaginations de démente avec un sourire, sans la moindre protestation de leur raison. Ils vivaient évidemment dans un tel milieu de fièvre visionnaire, que rien ne les étonnait plus. Et ce n'étaient pas seulement des simples, des enfantins, des illettrés, des hallucinés, tels que Raboin ; mais des intellectuels se trouvaient là, des savants, le docteur Bonamy et d'autres. C'était inimaginable. Aussi Pierre sentait-il grandir en lui un malaise, une sourde colère qui aurait fini par éclater. Sa raison se débattait, ainsi qu'un pauvre être qu'on aurait jeté à l'eau, que de toutes parts le flot prendrait et étoufferait ; et il pensait que les cerveaux, comme le docteur Chassigne par exemple, qui sombrent dans la croyance aveugle, doivent d'abord traverser ce malaise et cette lutte, avant le naufrage définitif.</p>

B. De Zola lecteur pour Rome à Pierre auteur dans Rome

14. *Rome* – 2, fol. 425 « maintenant le dossier de “la science et le catholicisme [”]. Le lire et répondre à la banqueroute de la science. Il y a là tout un morceau. »

15. *Paris* – 3, fol. 28-29 : « Dès qu'on affirme en dehors d'elle [la science], par la révélation, par le surnaturel lui-même, on s'expose à être démenti et à voir tout crouler : ce qui arrive pour le catholicisme. Il faudra que je résume ceci d'une façon saisissable à la fin de “Rome” par Pierre. »

16.

<i>Dossiers préparatoires</i>	<i>Rome</i>
<p><i>Paris</i> – 3, fol.1 : [...] en acceptant « que la religion, le sentiment religieux soit éternel ; je le crois, cela du reste serait à expliquer. Mais il ne s'en suit pas que le catholicisme soit éternel, car le catholicisme n'est qu'une forme religieuse, qui n'a pas toujours existée, que d'autres formes religieuses ont précédé, et que d'autres formes religieuses peuvent suivre.</p>	<p>p. 878 : « [...] si le sentiment religieux persiste chez l'homme, si le besoin d'une religion reste éternel, il ne s'ensuit pas que le catholicisme soit éternel, car il n'est en somme qu'une forme religieuse, qui n'a pas toujours existé, que d'autres formes religieuses ont précédée, et que d'autres suivront. »</p>
<p><i>Paris</i> – 3, fol. 8 : « Est-ce que la science a jamais reculé ? c'est le catholicisme qui a toujours reculé devant elle et qui sera forcé de reculer toujours ».</p>	<p><i>Rome</i>, p. 876 : « Est-ce que la science a jamais reculé ? C'est le catholicisme qui a sans cesse reculé devant elle et qui sera forcé de reculer sans cesse. »</p>
<p><i>Paris</i> – 3, fol. 8 : « [...] la science ne s'arrête pas, conquiert sans cesse la vérité sur l'erreur, et dire qu'elle fait faillite parce qu'elle n'explique pas tout d'un seul coup est une sottise.</p>	<p><i>Rome</i>, p. 876 : « jamais elle ne s'arrête, elle conquiert pas à pas la vérité sur l'erreur, et dire qu'elle fait banqueroute parce qu'elle ne saurait expliquer le monde d'un coup, est simplement déraisonnable. »</p>
<p><i>Paris</i> – 3, fol. 8-9 : « Si elle laisse toujours, si elle laissera toujours un domaine de plus en plus rétréci au</p>	<p><i>Rome</i>, p. 876-877 : « Si elle laisse, si elle laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère,</p>

mystère, et si une hypothèse révélée pourra toujours s'exercer pour l'explication du mystère, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinera de plus en plus les anciennes hypothèses, les hypothèses qui ne tiennent plus debout devant les vérités conquises ; et le catholicisme est dans ce cas, y sera de plus en plus.	et si une hypothèse pourra toujours essayer d'en donner l'explication, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinera à chaque heure davantage les anciennes hypothèses, celles qui s'effondrent devant les vérités conquises. Et le catholicisme, qui est dans ce cas, y sera demain plus qu'aujourd'hui. »
<i>Paris – 3</i> , fol. 12-13 : « Cela fait rire, de voir des gens assigner un rôle à la science, lui défendre d'entrer sur tel domaine, lui prédire qu'elle n'ira pas plus loin, déclarer enfin qu'à la fin de ce siècle, lasse déjà, elle recule. Ah ! petits hommes, cervelles étroites ou mal bâties, politiques à expédients mesquins, dogmatiques aux abois, autoritaires refaisant les vieux rêves irréalisés, la science passera et vous emportera, vous et vos dissertations, comme des feuilles sèches ! »	<i>Rome</i> , p. 877 : « Cela prêche à rire de voir des gens assigner un rôle à la science, lui défendre d'entrer sur tel domaine, lui prédire qu'elle n'ira pas plus loin, déclarer qu'à la fin de ce siècle, lasse déjà, elle abdique. Ah ! petits hommes, cervelles étroites ou mal bâties, politiques à expédients, dogmatiques aux abois, autoritaires s'obstinant à refaire les vieux rêves, la science passera et les emportera, comme des feuilles sèches ! »

17. *Rome*, p. 90 : « Le catholicisme pouvait-il se renouveler, revenir à l'esprit du christianisme primitif, être la religion de la démocratie, la foi que le monde moderne bouleversé, en danger de mort, attend pour s'apaiser et vivre ? »

18. *Rome*, p. 867 : « Non le catholicisme ne pouvait se renouveler, non ! il ne pouvait revenir à l'esprit du christianisme primitif, non ! il ne pouvait être la religion de la démocratie, la foi nouvelle qui sauverait les vieilles sociétés croulantes, en danger de mort. »

19. *Rome*, p. 875 : « Un peuple nourri de science qui ne croit plus aux mystères ni aux dogmes, au système compensateur des peines et des récompenses, est un peuple dont la foi est morte à jamais ; et, sans la foi, le catholicisme ne peut être. Là est le tranchant du couperet, le couteau qui tombe et qui tranche. »

C. L'observation en partage

20. *Mon Voyage à Lourdes*, p. 48 : « On plonge le corps dans la piscine (quel spectacle !), et il ne ressuscita pas. »

21. *Le Roman expérimental*, p. 51 : « L'observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. »

22. *Rome – 1*, fol. 108 : « Il y a, à Lourdes, un déplacement de la fortune inique, un spectacle douloureux. »

23. *Rome*, p. 89 : [Lourdes était] « un spectacle effroyable qui faisait douter de Dieu ».

24. *Rome*, p. 317 : « Quel spectacle, lorsque ce vieillard frêle [le pape], d'une blancheur pure, suit ces galeries du musée des antiques, pour se rendre aux jardins ! »

25. *Lourdes – 1*, fol 81-82 : « Ce qui est gênant un peu pour ce roman, c'est que le personnage du prêtre devient maintenant trop central. Il va être de toutes les scènes, et en spectateur immobile, je veux dire chez lequel il n'y a pas conflit, progression : par conséquent, il manque d'intérêt. Il faudrait lui donner du mouvement. Ou bien le garder immobile, mais alors tirer de là une originalité. N'en faire que le témoin des faits, et ne pas le prodiguer, le faire intervenir seulement quand cela est bon. »

26. *Rome – 1*, fol. 103-104 : « Le tableau de ce qu'est le catholicisme, comment l'injuste ne se peut plus tolérer, comment la charité devient impuissante, comment la foi s'en est allée sous le spectacle de l'injuste. Là est surtout un point important. Le peuple souffre trop pour croire. Ce qui emporte sa foi, c'est le spectacle monstrueux de la société, irritant la rancune, la vengeance, soufflant l'immoralité. Le vieux monde catholique est pourri, et il va crouler, si l'on ne réforme pas tout. »

II. L'expérimentation de Zola : Une dialectique du dénouement avec Paris

A. Le personnage comme expérimentation de l'auteur

27. *Lourdes – I*, fol. 18 : « [...] recommencer le symbole du Christ rachetant la faute, payant de son sang le bonheur des autres [...] il faut toujours que mon prêtre donne à la fin son sang pour son frère. »
28. *Paris*, p. 604 : « Et il y avait encore d'autres choses, au fond de ces pleurs qui les lavaient et les purifiaient, des protestations contre toutes les souffrances, des vœux pour que le malheur du monde fût enfin soulagé. »
29. *Paris – I*, fol. 21 : « J'aurais Pierre donnant sa vie à l'idée. Ce serait encore le renoncement de Jésus, et c'est un peu [eø] <contre> cela que je suis. »
30. *Paris – I*, fol. 6 : « Je tiens à mon idée de fécondité, et je ne vois pas Pierre fécond, se mariant et ayant beaucoup d'enfants. Cela ne me paraît pas aller avec la figure telle que je l'ai posée. »
31. *Paris – I*, fol. 7-8 : « Je le voudrais, sinon plus haut, du moins plus tragique. Il aura quarante ans, par exemple, encore dans la force de l'âge, mais à demi avorté de par sa longue chasteté. Voir, si je dois le faire vierge, ou si [je] dois lui donner la honte d'avoir voulu connaître la femme et d'avoir reculé, par timidité, ignorance, répugnance, toute sa longue habitude de prêtre repoussant. Un organe qu'on n'exerce pas, s'atrophie. Et il faudrait là une étude physiologique très délicate. »
32. *Lourdes – I*, fol. 73 : « le prêtre a des traces indélébiles qui me gênaient considérablement. »
33. *Lourdes*, p. 467 : « Un instant, il eut conscience de l'abîme : sa chasteté était son dernier soutien, la dignité même de son existence manquée de prêtre incroyant. Il comprenait qu'après avoir cédé à sa raison, s'il cédait à sa chair, il serait perdu. Tout son orgueil de pureté, toute sa force, qu'il avait mise dans son honnêteté professionnelle, lui revint ; et il se jura de nouveau de n'être pas un homme, puisqu'il s'était volontairement retranché du nombre des hommes. »
34. *Rome*, p. 884 : « Au milieu de son angoisse, partagé entre le besoin du divin qui tourmente l'homme et la souveraineté de la raison, qui l'aide à vivre debout, Pierre n'était sûr que de tenir son serment, prêtre sans croyance veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de n'avoir pu renoncer à son intelligence, comme il avait renoncé à sa chair d'amoureux et à son rêve de sauveur des peuples. Et, de nouveau, de même qu'après Lourdes, il attendrait. »
35. *Paris*, pp. 42-43 : « Prêtre sans croyance veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de n'avoir pu renoncer à son intelligence, comme il avait renoncé à sa chair d'amoureux et à son rêve de sauveur des peuples, il restait quand même debout, d'une grandeur solitaire et farouche. »
36. *Paris*, p. 264 : « Il lui saisit les deux mains, il les serra, pris d'une pitié terrifiée, en face de cette figure de grandeur et d'épouvante, celle du prêtre incroyant veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de son mensonge. »
37. *Paris*, p. 618 : « Sa soutane l'étouffait du mensonge hautain où il s'était réfugié pour la garder à ses épaules, cette attitude du prêtre incroyant, qui continue, honnêtement, chastement, à veiller sur la croyance des autres. »
38. *Paris – I*, fol. 8 : « Puis, cette idée que l'Église marque d'un sceau ses prêtres, les épuise et les met à part. »
39. *Paris – I*, fol. 9 : « Donc l'indébilite [sic] de la prêtrise, et il [Pierre] est un monde qui meurt, qui doit mourir infécond. »
40. *Lourdes*, p. 61 : « Sans doute, ce n'était là qu'un reste de sa longue éducation religieuse : il gardait l'idée de l'indébilite [sic] de la prêtrise, cette idée que, lorsqu'on s'était donné à Dieu, on ne pouvait se reprendre. Peut-être aussi se sentait-il trop marqué, trop différent déjà des autres, pour ne pas craindre d'être gauche et mal venu au milieu d'eux. Du moment qu'on l'avait châtré, il voulait rester à part, dans sa fierté douloureuse. »

41. *Paris*, p. 438 : « « Jamais encore il n'avait senti à ce point le dégoût de son mensonge, cette prêtrise qui était devenue pour lui un vain geste. » »

42. *Paris*, p. 503-504 : « Pierre fut agité d'un frisson, repris de cette peur de l'impuissance qu'il avait toujours eue. Est-ce que la prêtrise ne l'avait pas retranché des vivants ? Est-ce que sa virilité d'homme ne s'était pas flétrie, dans sa longue chasteté ?

– La vie féconde et heureuse, répéta-t-il tout bas, en suis-je digne, en suis-je capable encore ?... Ah! si tu savais mon trouble et ma peine, à l'idée que je ne la mérite peut-être pas, cette adorable créature, dont tu me fais si tendrement le royal cadeau ! Tu vaudrais mieux que moi, tu aurais été pour elle un plus large cœur, un cerveau plus solide, peut-être un homme plus réellement jeune et puissant... Il en est temps encore, frère, ne me la donne pas, garde-la pour toi, si elle doit être avec toi plus heureuse, et plus féconde, et plus souverainement aimée... Réfléchis, moi je suis défaillant de doute. Son bonheur, à elle, seul importe. Qu'elle soit à celui qui l'aimera le mieux. »

43. *Paris*, p. 625 : « Un Dieu bourreau, l'homme châtré, menacé, supplicié, la nature ennemie, la vie maudite, la mort seule douce et libératrice ! »

44. *Paris – I*, fol. 21-22 : « Mais je pourrai aussi étudier une fin, où, tout en finissant par le détonnant destructeur transformé en force active, j'aurais Pierre donnant sa vie à l'idée. Ce serait encore le renoncement de Jésus, et c'est contre cela que je suis. Je crois donc que le dénouement heureux vaut mieux. C'est à discuter. »

45. *Paris – I*, fol. 6-7 : « « Mais ce qui me gêne, c'est que je ne puis guère le marier. Je tiens à mon idée de fécondité, et je ne vois pas Pierre fécond, se mariant et ayant beaucoup d'enfants. Cela ne me paraît pas aller avec la figure telle que je l'ai posée. [...] Mais cela me gêne, dans l'idée que je me fais d'un prêtre. Je le vois mal heureux, engrossant une femme, et allant ailleurs vivre satisfait. »

45. *Paris – I*, fol. 6 : « Pourtant, ce serait la fin logique : le retour à la nature, la croyance à la vie, l'espoir dans la fécondité. Finir par l'enfant alors, comme dans le Docteur Pascal. Au premier chapitre une fille que Pierre sauve de quelque chose, pas vierge (?), affamée, meurtrie, si salie (?) qu'il ne la voit pas. Et alors pendant tout le livre l'amour de cette fille pour lui (peu à peu)[.] Et lui ne l'aimant pas, puis la désirant, puis la prenant, et ce jour-là ne remettant plus sa soutane. »

46. *Paris – I*, fol. 18 : « J'ai pris mon Pierre dans le sens du dévouement ; et je l'ai déjà cédant à son frère celle qu'il désire, en se sentant châtré, incapable de créer. – Non, je ne dois garder que sa crainte de l'impuissance, et je transforme tout. Voici maintenant mon roman que j'ai presque tout entier. »

47. *Paris – I*, fol. 20 : « Et Pierre ayant épousé la fille, et celle-là ayant un enfant sur les genoux, qui rit et tend ses petits bras en regardant marcher la machine. L'idée du travail. Pierre, avec ses trois doigts abattus devenu l'aide de son frère. Cela en face de Paris. Donc la fin avec la fécondité et l'amour (la femme et l'enfant), le travail, la fraternité, Paris travaillant à l'avenir. Et en somme, une fin optimiste, [...]. »

B. De l'expérience du romancier au personnage expérimentateur

48. *Paris*, p. 627 : « Ah ! quel long détour, pour en arriver à ce dénouement si naturel, si simple ! Comme il avait souffert, que d'erreurs et que de colères il avait remuées, avant de faire bonnement ce que tous les hommes doivent faire ! »

III. L'expérience comme garantie de la liberté

A. Pierre Froment : un personnage marqué par son hérédité

49. *Le Roman expérimental*, p. 61 : « J'estime que la question d'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme. »

50. *Lourdes – 2*, fol. 3 : « Pierre Froment, 30 ans. Grand et mince, d'allures sérieuses et distinguées. Les cheveux noirs, frisant naturellement, coupés court. Un visage long et pâle, assez maigre, avec un nez droit, et de très beaux

yeux noirs. Le fron[t] très développé, haut et droit comme une tour. Le bas de la figure mince, un triangle, tout cerveau. Pas de sensualité prononcée, le nez assez petit, mais les lèvres fortes, la bonté et la tendresse. Mais une flamme dans le regard, une grande passion intellectuelle, avec une grande droiture, une grande énergie. Pourtant très capable d'amour, et marquer cela lorsque la face se détend, dans la bonté et l'amour de la bouche : alors une tendresse infinie dans les yeux et dans la bouche, une envie d'aimer. Le faire très homme, très vivant, très aimant, emporté pourtant par l'intellectualité. »

51. *Rome -1*, fol. 134 : « Dans son portrait physique, garder donc le grand front de l'intellectuel, la tour qui se dresse ; mais reprendre la bouche de bonté, un peu forte ; le menton de tendresse ; et noyer le tout d'une sublime tendresse, tandis que les yeux brûlent de tendresse. Il a maigri encore, tout esprit. »

52 : *Rome*, p. 66 : « Il avait maigri après Lourdes, son visage s'était fondu. Depuis que sa mère l'emportait de nouveau, le grand front droit, la tour intellectuelle qu'il devait à son père, semblait décroître, pendant que la bouche de bonté, un peu forte, le menton délicat, d'une infinie tendresse, dominaient, disaient son âme, qui brûlait aussi dans la flamme charitable des yeux. »

53. *Paris-1*, fol. 198-199 : « La bouche de bonté alors a un pli d'amertume affreuse, les yeux de tendresse deviennent noirs, pleins d'épouvante et d'angoisse, on sent une abominable détresse intérieure [...]. Pour la double hérédité : la bouche, les yeux, le menton fin qu'il doit à sa mère noyés donc d'effroi et d'amertume, dans son éternelle faim d'aimer, de vivre et de ses donner, qu'il croit ne plus devoir contenter jamais. Quant au front qu'il doit à son père, au front en forme de tour, le montrer dur, inexpugnable, la citadelle dont il souffre, la raison qui a fait sa crise ; et il est bien décidé à ne pas céder. »

54. *Lourdes-2*, fol. 4-5 : « Au moral, un grave, un travailleur qui veut savoir. Le besoin de logique l'emporte le plus souvent, le cerveau domine. Mais la bouche est là avec sa bonté, son besoin d'amour. C'est elle qui le rattache à la terre. Et aussi, dans cette tendresse, un grand besoin de croire, la soif de la foi. Beaucoup d'honnêteté, capable de ravager sa vie pour tenir son serment. Ainsi, dualité du cerveau et de la bouche, l'intellectualité et la passion ; mais au-dessus la sévérité de la face tout entière, la force du martyr, la volonté de tout sacrifier à son honnêteté. De grands combats pourtant. Il aura maté la chair, la passion (en renonçant à Marie). Mais il lui sera plus difficile de mater le cerveau. Le grand besoin de croire est dans le cerveau. Ses yeux de flamme qu'il éteint, qu'il finit par éteindre. Très capable de tous les renoncements, et ce à quoi il renonce le plus difficilement c'est à son intelligence. »

55. *Paris*, p. 43 : « Sa double hérédité en éternelle lutte, son père dont il tenait la tour inexpugnable de son front, sa mère qui lui avait donné ses lèvres altérées d'amour, continuaient le combat, toute la bataille humaine du sentiment et de la raison, dans cette face aujourd'hui ravagée, où montait aux minutes d'oubli le chaos de la détresse intérieure. »

B. Un personnage en lutte

56. *Paris-1*, fol. 153 : « Sa double hérédité en éternelle lutte, son père dont il tenait la tour inexpugnable de son front, sa mère qui lui avait donné ses lèvres altérées d'amour, continuaient le combat, toute la bataille humaine du sentiment et de la raison, dans cette face aujourd'hui ravagée, où montait aux minutes d'oubli le chaos de la détresse intérieure. »

57. *Lourdes*, p. 395-396 : « Pourquoi donc ne redeviendrait-il pas enfant comme les autres, puisque le bonheur était dans l'ignorance et dans le mensonge ? La contagion finirait bien par agir, il ne serait plus que le grain de sable parmi les grains de sable, humble parmi les humbles sous la meule, sans s'inquiéter des forces qui les écrasaient. Et, juste à cette seconde, lorsqu'il espérait avoir tué le vieil homme en lui, s'être anéanti avec sa volonté et son intelligence, le sourd travail de la pensée recommençait au fond de son crâne, incessant, invincible. Peu à peu, malgré son effort, il retournait à son enquête, il doutait, il cherchait. Ainsi, quelle était donc la force inconnue qui se dégageait de cette foule, un fluide vital assez puissant pour déterminer les quelques guérisons qui, réellement, se produisaient ? Il y avait là un phénomène qu'aucun savant physiologiste n'avait encore étudié. Fallait-il croire qu'une foule n'était plus qu'un être, pouvant décupler sur lui-même la puissance de l'auto-suggestion ? Pouvait-on admettre que, dans certaines circonstances d'exaltation extrême, une foule devînt un agent de souveraine volonté, forçant la matière à obéir ? Cela aurait expliqué comment les coups de guérison subite frappaient, au sein même de la foule,

les sujets les plus sincèrement exaltés. Tous les souffles se réunissaient en un souffle, et la force qui agissait était une force de consolation, d'espoir et de vie. »

C. De la libération à la résurrection

58. *Le Roman expérimental*, p. 55 : « L'idée d'expérience entraîne avec elle l'idée de modification. »

59. *Lourdes – 1*, fol. 2 : « mon prêtre fait une dernière tentative pour avoir cette foi-là, et il échoue. Il est pourtant respectueux de cette foi qui est un soulagement pour le pauvre monde. »

60. *Lourdes – 1*, fol. 13 : « montrer comment échoue la tentative de mon prêtre. Il y a d'autres raisons qui le font échouer : étudier cela, pourquoi le catholicisme, le christianisme ne peuvent assez se renouveler pour être la religion du nouveau peuple. »

61. *Lourdes*, p. 570 : « Cela s'imposait avec la brutalité d'un fait : la foi naïve de l'enfant qui s'agenouille et qui prie, la primitive foi des peuples jeunes, courbé sous la terreur sacrée de leur ignorance, était morte. Des milliers de pèlerins avaient beau se rendre chaque année à Lourdes, les peuples n'étaient plus avec eux, la tentative de cette résurrection de la foi totale, de la foi des siècles morts, sans révolte ni examen, devait échouer fatalement. L'histoire ne retourne pas en arrière, l'humanité ne peut revenir à l'enfance, les temps sont trop changés, trop de souffles nouveaux ont semé de nouvelles moissons, pour que les hommes d'aujourd'hui repoussent tels que les hommes d'autrefois. »

62. *Rome – 2*, fol. 210 : « C'est parce qu'il a abandonné la raison (son père contre sa mère) pour obéir au sentiment, parce que sa mère a [...], que Pierre s'est trompé, qu'il a rêvé son livre, devant les souffrances des misérables, dans un besoin ardent de les soulager, de conjurer l'effroyable danger social. »

63. *Paris – 1*, fol. 202 : « la rencontre de l'abbé Rose, et la charité [:] c'est encore le côté maternel qui s'exprime.»

64. *Paris*, pp. 438-439 : « Mais quel arrachement que d'ôter cette soutane qu'il croyait sentir collée à sa peau, et quelle détresse à se dire que, s'il l'arrachait quand même, il resterait décharné, blessé, infirme, sans jamais pouvoir redevenir pareil aux autres hommes ! »

65. *Paris*, pp. 448 : « À son tour, elle le regardait, et elle dut, à cette minute, être frappée par l'extraordinaire changement qui s'était produit en lui, depuis le jour où, pour la première fois, elle l'avait vu, si sombre, dans sa longue soutane, la face amaigrie, livide, ravagée d'angoisse. Derrière, on sentait la détresse du néant, un vide de sépulcre dont le vent a balayé la cendre. Et c'était, maintenant, comme une résurrection, le visage s'éclairait, le grand front avait repris une sérénité d'espoir, tandis que les yeux et la bouche retrouvaient un peu de leur tendresse confiante, dans son éternelle faim d'aimer, de se donner et de vivre. Plus rien déjà ne révélait le prêtre en lui, que les cheveux moins longs, à la place de la tonsure, dont la pâleur se noyait. »

66. *Paris – 1*, fol. 56-57 : « D'ailleurs, je présente Pierre ressuscité par le bonheur, [...] les cheveux repoussés, la barbe aussi, les yeux brillants et assuré, gai et fort, — opposé au portrait du début, un homme sombre et hagard, <...> avec une flamme de souffrance et de désespoir dans les yeux. »

67. *Paris*, p. 629 : « Une joie enflamma son visage, désormais si clair, si énergique. Et il avait bien toujours son front en forme de tour, l'imprenable forteresse de la raison qu'il tenait de son père, ainsi que le menton tendre, la bouche et les yeux de bonté, que lui avait donnés sa mère ; mais l'ensemble de la physionomie s'était enfin mêlé, fondu en une harmonie heureuse, d'une sérénité forte. »